

معهد الآداب العربية

IBLA

*Revue de
l'Institut des Belles Lettres Arabes*

68^e année, 2005-2

N°196

Chott el-Jérid

Emna Belhaj Yahia

Roman tunisien 2004

Carthage en bandes dessinées

Qiyâs chez Chawkânî

Martyr chez Tabarânî

Genres littéraires

IBLA

*Revue semestrielle de l'Institut des
Belles Lettres Arabes*

*Fondée en 1937 par le P. André Demeerseman (1901-1993)
et publiée par l'Institut des Belles Lettres Arabes, la revue
IBLA s'intéresse aux sciences humaines et sociales dans le
monde arabe et musulman, avec un accent mis sur la Tunisie.
Pour ce qui concerne ce pays, elle s'ouvre également à toute
étude portant sur d'autres domaines en toutes périodes de son
histoire.*

*Chaque livraison comprend, outre les études formant la pre-
mière partie, une rubrique de documentation distribuée en chro-
niques, recensions, comptes rendus et références tunisiennes.*

*Les articles sont majoritairement en français, sans exclure
l'anglais ni l'arabe.*

Comité de lecture Mohamed AGINA – Sami BARGAOUI - Fathia BAROUNI –
Amor BEN HAMADI - Raja BEN SLAMA - Sadok BOUBAKER - Abdelmajid
CHARFI - Zeineb CHERNI - Choukri MABKHOUT
Direction Jean FONTAINE – Kmar BENDANA
Coordination éditoriale David BOND
Administration Farhat BAROUNI
Maquette Saïda EL ELJ
Secrétariat Sonia CHENITI

**IBLA — 12, rue JAMAA AL-HAOUA — 1008 TUNIS — tél 71 560 133
fax 71 572 683 e-mail ibla@gnet.tn LE N° 6 DT (ÉTRANGER 15 €)**

La traversée du chott el-Djérid au Moyen Âge

VIRGINIE PRÉVOST

À l'époque médiévale, les oasis du Djérid sont bien connues des historiens et des géographes arabes, tant pour leur importance commerciale que pour leur implication dans plusieurs événements qui ont marqué l'histoire de l'Ifriqiya. Le Djérid est alors nommé "Qasṭī-liya"¹, ce terme désignant tantôt les oasis situées au nord de la sebkha, tantôt uniquement leur chef-lieu, Tozeur. Si les sources vantent la diversité et la qualité des productions locales, la richesse de la région est surtout liée à son rôle de marché au carrefour de voies importantes, comme celle qui achemine depuis Ouargla les marchandises convoitées du commerce transsaharien. Parmi les routes qui aboutissent au Djérid, la plus décrite est sans nul doute celle qui traverse la sebkha en direction du Nafzāwa et qui continue ensuite vers Gabès. Le passage de la sebkha, réputé difficile, est quasiment inévitable pour qui veut gagner l'est sans faire un long détour. Des caravanes importantes, comptant un grand nombre de marchands, empruntent régulièrement cette voie pour rejoindre Tripoli et l'Orient. La sebkha est également franchie chaque année par la caravane qui conduit les pèlerins du Maroc à la Mecque. Les sources arabes médiévales² qui évoquent la traversée de la sebkha font pour la plupart allusion à ses dangers et aux moyens mis en œuvre pour limiter ses pièges. Il nous a paru intéressant de les rassembler ici, afin de tenter d'évaluer quel était réellement le risque que couraient les voyageurs.

Nous avons principalement relevé ces indications chez les géographes, mais également chez les historiens sunnites et ibāḍites. Nous

¹ Pour les toponymes, nous avons préféré adopter lorsque c'était possible l'orthographe française autorisée et nous écrivons ainsi Tozeur au lieu de Tawzar, Nefta au lieu de Nafta, etc.

² Les références aux sources arabes sont regroupées dans la bibliographie finale.

les avons confrontées avec deux récits de pèlerinage plus tardifs et avec les témoignages que nous ont laissés les voyageurs européens.

Le souci de préserver la sécurité des voyageurs désireux de franchir la sebkha remonte au premier siècle de notre ère. La première route importante, axe de la pénétration romaine en direction des Syrtes, est ouverte dès 14 : destinée à relier Gabès à Gafsa, elle coupe le chott el-Fedjedj à son extrémité orientale. Un siècle plus tard, Trajan (98-117) étend le protectorat romain jusqu'aux oasis du Nafzāwa et ordonne de délimiter par des bornes la région désormais impartie à la tribu des Nybgenii. Il fait baliser en 105 une route qui relie Gafsa au chef-lieu du Nafzāwa, *Civitas Nybgeniorum*, l'actuelle Talmīn, par le passage dit *tarīq al-Far'ūn*. Sous Hadrien (117-138), *Civitas Nybgeniorum* devient le municipe de *Turrus Tamalleni*. Le réseau routier du Sud tunisien est alors très dense : une route traverse les quatre oasis principales du Djérid, Nefta, Tozeur, al-Ḥamma et Thiges, la Taqyūs médiévale, située non loin de l'actuelle Dgāš. Les Romains balisent un nouveau passage qui traverse la sebkha pour joindre Thiges à *Turrus Tamalleni* et qui correspond à la voie asphaltée qu'on emprunte aujourd'hui³. À ces trois routes importantes et tracées avec soin s'ajoutent de nombreuses pistes, empruntées par les habitants de la région. Il semble qu'au cours des siècles, huit passages permettant de gagner le sud de la grande sebkha ont été particulièrement privilégiés⁴. Il s'agit, d'est en ouest, d'abord de la route ouverte dès 14, puis de trois routes qui coupent le chott el-Fedjedj pour relier Gafsa à Talmīn dont la principale est le *tarīq*

³ P. Troussset, *Le franchissement des chotts du Sud tunisien dans l'Antiquité*, Ant. Afr., XVIII, 1982, p. 56-57 ; M. Rachet, *Rome et les Berbères, un problème militaire d'Auguste à Dioclétien*, Bruxelles, Latomus, 1970, p. 163-164 ; N. Ferchiou, *L'occupation du sud de la province romaine d'Afrique au I^{er} siècle apr. J.-C. : la petite Syrte et le Djérid*, C.T., XLIII, 1991, p. 84-85.

⁴ Sur ces pistes, voir P. Troussset, *op. cit.*, p. 48-57 ; T. Lewicki, *Études maghrébines et soudanaises*, Varsovie, Éditions Scientifiques de Pologne, 1976, p. 29 ; C. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, Imprimerie nationale, 1884-88, I, p. 127-129.

*al-Far'ūn*⁵. Plus à l'ouest, trois routes traversent le chott el-Djérid, l'important *tarīq al-maḥalla*, le *tarīq at-tawzariyya* qui relie directement Tozeur au nord du Nafzāwa et un passage qui conduit de Nefta au sud du Nafzāwa. Enfin, une dernière voie beaucoup plus longue contourne le chott par le sud. Le passage dont nous parlerons ici est le *tarīq al-maḥalla*, actuellement asphalté, qui liait l'ancienne Taqyūs à l'oasis de Faṭnāsa au nord du Nafzāwa. Il doit son nom à la *maḥalla* de l'époque ḥafṣide, l'expédition militaire chargée chaque année de parcourir le pays pour y lever l'impôt, pour consolider l'autorité du souverain et pour réprimer les rébellions des chefs locaux⁶. C'est manifestement ce passage, également nommé "Oudianiya", qui est décrit par les géographes et voyageurs arabes.

Les descriptions de la traversée

Al-Bakrī est le premier à évoquer le périlleux passage de la sebkha, en ces termes⁷ : "du Nafzāwa, on se dirige vers le bilad Qasṭīliya à travers une étendue de terre marécageuse que l'on ne parvient à franchir que grâce aux bâtons fixés dans le sol. Les guides de cette route sont les Banū Mūlīt car c'est là qu'ils nomadisent. Si quelqu'un s'écarte à droite ou à gauche (du chemin indiqué par les piquets),

⁵ Ce passage tire son nom de la presque île orientale du Nafzāwa, qui s'avance dans le chott et ne comporte aujourd'hui plus aucun village. Elle était appelée jadis *bilād al-Far'ūn*. At-Tigānī, p. 142, mentionne dans cette région des dattiers que les habitants nomment "dattiers de Pharaon" car ils pensent que c'est lui qui les a plantés. C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 116, rapporte une tradition selon laquelle les palmiers de Pharaon proviennent des noyaux de dattes qu'aurait laissés dans ces îles une armée égyptienne. L'appellation *Far'ūn* aurait également pu être donnée par les nombreux Berbères judaïsés qui vivaient dans le Djérid à l'époque romaine, par analogie entre le dangereux passage du chott et celui de la mer Rouge. J. Peyras et P. Troussset, *Le lac Tritonis et les noms anciens du chott el-Jérid*, Ant. Afr., XXIV, 1988, p. 174.

⁶ C. Pellat, E.I., s.v. Maḥalla.

⁷ Al-Bakrī, p. 48/102. Sa description est reprise par Yāqūt, s.v. Nifzāwa (*sic*) et par al-Qazwīnī, p. 278.

il s'enfonce dans une terre obscure⁸ qui, par sa moiteur, évoque le savon⁹. Des armées et des groupes de gens s'étant aventurés dans la sebkha y ont péri et on ignore ce qu'ils sont devenus. Cette terre marécageuse s'étend jusqu'à la ville de Ghadamès".

S'il est évident qu'al-Bakrī se trompe en affirmant que la sebkha se prolonge jusqu'aux abords de Ghadamès, sa description annonce les deux thèmes principaux des récits futurs, l'évocation des caravanes englouties et du système des poteaux fichés dans le sol, utilisé pendant des siècles. De nombreux auteurs y font à sa suite allusion, comme Ibn Khaldūn qui mentionne le danger de périr englouti si l'on ne suit pas le chemin tracé par les piquets¹⁰. Ces derniers sont à l'origine d'un des noms de la sebkha, popularisé par Shaw qui la nomme "Shibkah el Lowdeah" ou "Lac des Marques", "à cause d'un grand nombre de troncs de palmiers, plantés de distance en distance, pour servir de direction aux caravanes qui le passent"¹¹. Ces indications sont reprises dans la description de la Régence par Louis Frank qui évoque la "Sebkhat-al-Aoudyah, c'est-à-dire le marais des poteaux ou des jalons"¹². Quelques années plus tard, Eugène Pellissier commente ce nom, dû à "des pierres, des troncs de palmiers et autres signes, qui ont fait donner à cette sebkha, par quelques voyageurs, le nom de *Lac des Marques*, appellation parfaitement inconnue dans le pays. On appelle en arabe une poutre, un tronc d'arbre coupé *aoud* (...). De ce mot, le savant voyageur anglais Shaw, ou son imprimeur,

⁸ Le terme *daymās*, que de Slane traduit par "mouvant" (?) peut également désigner un tombeau ou des oubliettes. Yāqūt remplace *arḍ daymās* par *arḍ dahša*, une terre de stupéfaction ou de terreur. Al-Qazwīnī donne *arḍ dahsa*, une terre tendre et rougeâtre dans laquelle on s'enfonce.

⁹ Cette image est reprise par V. Guérin, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris, Plon, 1862, I, p. 247-248 : "Lorsque des pluies abondantes ont rempli d'eau le lit de la sebkha, et que cette chaussée est profondément détrempée, quelquefois même submergée, il faut s'y avancer avec précaution, le terrain devenant alors très glissant, comme s'il était savonné".

¹⁰ Ibn Khaldūn, p. 527.

¹¹ *Voyages de Monsieur Shaw, M. D., dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, La Haye, Jean Neaulme, 1743, I, p. 274.

¹² L. Frank et J.-J. Marcel, *Histoire de Tunis*, Paris, F. Didot frères, 1850 ; rééd. Tunis, Bouslama, 1985, p. 45.

a jugé à propos de faire *loudiah*, dont il s'est servi pour traduire *marques*, et dont les cartographes qui sont venus après ont fait *Aoudyah*"¹³. At-Tiġānī appelle la sebkha "Tākmart", utilisant un terme berbère qui désigne un passage dangereux, étroit, difficile¹⁴. Tout comme "Lac des Marques", le nom "Tākmart" était complètement inconnu des riverains de la sebkha au milieu du XIX^e siècle¹⁵. Charles Tissot décrit ce système de marques tel qu'il l'a observé en 1857 : "Ce sont de simples pierres fichées dans la croûte saline. Elles n'ont pas plus de 40 à 50 centimètres de hauteur, mais, grandies par le mirage, elles s'aperçoivent à de très grandes distances. L'intervalle qui les sépare est en moyenne de 500 à 600 mètres. Elles portent, dans le dialecte local, le nom de *gmair* (au singulier *gmira*). Je n'aperçois pas les troncs de palmiers dont parlent les auteurs arabes. Notre guide nous apprend qu'ils ont été emportés par les grandes eaux et confesse que la voirie du lac est fort négligée depuis quelques années. En bonne règle, la route doit être indiquée par une double rangée de *gmair* : des pierres sur la gauche du voyageur qui se rend de Tôzer au Nefzâoua, des troncs de palmiers sur la droite. (...) Les *oueda* ou troncs de palmiers ont disparu, et la rangée de pierres est elle-même fort incomplète. Quelques-unes sont provisoirement remplacées par des ossements de chameaux"¹⁶. Le système des hauts poteaux semble pourtant avoir perduré dans la première moitié du XX^e siècle comme en témoigne Emmanuel Grévin lorsqu'il traverse la sebkha en automobile

¹³ E. Pellissier de Reynaud, *Description de la Régence de Tunis*, Paris, Imprimerie impériale, 1853 ; rééd. Tunis, Bouslama, 1980, p. 145. Les mêmes observations sont faites par C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 113. La question de l'étymologie du terme *wad'* n'est pas résolue. Voir J. Peyras et P. Troussset, *op. cit.*, p. 173.

¹⁴ At-Tiġānī, p. 154. Sur le terme "Tākmart", voir J. Peyras et P. Troussset, *op. cit.*, p. 174.

¹⁵ C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 113, note 1. V. Guérin, *op. cit.*, I, p. 248, précise que les Arabes l'appellent "Sebkha-Faraoun", "Chott-el-Djérid" ou "Chott-m'ta-Faraoun" qu'il traduit par "la plage de Pharaon". Voir note 5.

¹⁶ C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 125. Description similaire chez A. de La Berge, *En Tunisie*, Paris, Firmin-Didot, 1881, p. 218 : "Ces chotts reçoivent les eaux des torrents et sont formés dans certains endroits par des sables si fins et si peu consistants, que chevaux et cavaliers y enfoncent (*sic*) et y disparaissent. Aussi les Arabes ont-ils comme jeté des bouées dans ces mers mouvantes et marqué par des pierres et des troncs d'arbres les chaussées solides que les caravanes peuvent suivre sans péril".

en 1937 : "Le chauffeur maintient sa voiture dans les ornières : on avance lentement ; les hautes balises de bois ne font pas d'ombre tant la lumière est éclatante, diffuse et dévore tout"¹⁷.

Al-Bakrī est le seul géographe qui établit le rôle important que jouent les Banū Mūlīt, les nomades de la région qui guident les caravanes. Curieusement, nous n'avons pas trouvé d'autres mentions de cette tribu dans la Qasṭīliya et le Nafzāwa. C'est sans doute elle qu'Ibn Ḥawqal cite dans sa liste de tribus berbères sous le nom de Būlīt ; il affirme qu'elle appartient aux Zanāta mais n'indique pas ses terrains de parcours¹⁸. Ibn Khaldūn nous informe qu'une autre tribu porte le même nom : c'est une branche des Sadwīkaš, une fraction des Kutāma qui vit sur les terres situées entre Constantine et Bougie¹⁹.

La description suivante est fournie par le *Kitāb al-istibṣār*²⁰ qui porte la date de 587/1191 ; toutefois, il a été démontré que les ajouts qu'apporte cet ouvrage par rapport à al-Bakrī sont le résultat des observations faites par son auteur en Ifrīqiya aux environs de 1135²¹. Sa description est donc particulièrement intéressante. Il rappelle d'abord, d'après al-Bakrī, que des armées et des groupes de voyageurs ont jadis péri dans la sebkha, ajoutant qu'ils s'y sont aventurés en ignorant ses dangers ou qu'ils ont été trahis par les poteaux. Il souligne donc que les marques fichées en terre pour éviter aux voyageurs de s'égarer ne sont pas toujours fiables. At-Tiḡānī confirme qu'il a constaté que nombre des piquets sont tombés et ont été déplacés par le

¹⁷ E. Grévin, *Djerba, l'île heureuse et le Sud tunisien*, Paris, Stock, 1937, p. 175.

¹⁸ Ibn Ḥawqal, p. 106. Le nom de cette tribu serait dérivé de l'arabe maghrébin *mūlā*, qui désigne un maître ou un seigneur. T. Lewicki, *Études ibādites nord-africaines*, Varsovie, Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1955, p. 99. Aš-Šammākhī, p. 118, cite un personnage ibādite nommé Yaḥyā ibn Mūlīt.

¹⁹ Ibn Khaldūn, VI, p. 176.

²⁰ *Kitāb al-istibṣār*, p. 158. Sa description est reprise par al-Ḥimyarī, s.v. Nafzāwa.

²¹ N. Levzion, *The Twelfth-Century Anonymous Kitāb al-istibṣār : a History of a Text*, in *Islam in West Africa. Religion, Society and Politics to 1800*, Aldershot-Brookfield, Variorum Reprints, 1994, p. 201-217.

vent²², indiquant dès lors une mauvaise direction. On ne sait pas, selon le *Kitāb al-istibṣār*, où finit la sebkha mais elle s'étend largement dans ces déserts ; on ne s'y engage que pour aller à Tozeur ou au bilād Qasṭīliya. Il répète cependant qu'on dit qu'elle s'étend jusqu'à Ghadamès. Ensuite, l'auteur fait part d'informations inédites qu'il a lui-même observées lors de sa traversée. Tout d'abord, évoquant le fait que toutes ces sebkhas sont des salines, il note un endroit situé entre Nefta et al-Ḥamma, connu sous le nom de Sab' Sibākh, les sept sebkhas, qui est inconnu des autres géographes²³. Il est le premier à mentionner qu'au milieu de la route qui mène de Tozeur au Nafzāwa, une petite île renferme une source d'eau douce, à laquelle les voyageurs peuvent se désaltérer. Al-'Umarī évoque également cet espace où les voyageurs peuvent se reposer au milieu de la sebkha²⁴. Victor Guérin décrit cet endroit sous le nom de *Hadjar-en-Noss*, la pierre du milieu, où s'élève une borne plus haute que les précédentes ; on le nomme également *Bir-en-Noss* car il s'y trouvait jadis un puits comblé depuis longtemps²⁵. Charles Tissot indique que *Bir-en-Noss* ou "puits du milieu" est une plate-forme circulaire, d'une vingtaine de pas de diamètre, qui s'élève à deux ou trois pieds au-dessus du niveau de la sebkha. On l'appelle parfois "la montagne de sel" et on y trouve plusieurs blocs de pierre grossièrement superposés qui l'annoncent aux voyageurs et apparaissent de loin, par l'effet du mirage, comme une gigantesque pyramide. On y voit toujours l'orifice d'un puits antique, comblé depuis longtemps. C'est à cet endroit que les caravanes font halte et passent éventuellement la nuit ; de ce fait, selon lui, le sol est recouvert d'une couche épaisse de noyaux de dattes et de fumier²⁶.

²² At-Tiḡānī, p. 156.

²³ Nous ne pouvons le situer. Le seul toponyme s'en approchant est un endroit de la palmeraie d'al-Udyān, décrit par les voyageurs français sous le nom de *Sebaa-Biar*, les sept puits. Voir notamment A. Berbrugger, *Itinéraires archéologiques en Tunisie*, Revue africaine, III, 1858-1859, p. 16 ; V. Guérin, *op. cit.*, I, p. 256.

²⁴ Al-'Umarī, p. 246.

²⁵ V. Guérin, *op. cit.*, I, p. 248.

²⁶ C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 126.

S'il est indéniable qu'une source d'eau douce alimentait autrefois ce puits²⁷, dont l'emplacement est encore connu, on comprend mal comment un îlot dont le diamètre ne mesure qu'une vingtaine de pas pouvait accueillir une caravane, si réduite soit-elle. Il est bien évident que la sebkha se traversait en une seule traite, sauf dans les cas de force majeure. D'après les informations d'al-'Umarī, il fallait plus d'une demi-journée pour parcourir la route qui coupe le chott²⁸. Al-Bakrī et le *Kitāb al-istibṣār* donnent ainsi une seule étape entre Tozeur et le Nafzāwa, tandis qu'al-Idrīsī compte un jour et une longue demi-journée pour ce même trajet²⁹, ce qui semble surévalué : il divise peut-être le trajet en deux étapes, Tozeur - Taqyūs puis Taqyūs - Nafzāwa.

Le *Kitāb al-istibṣār* affirme que les voyageurs qui accomplissent cette traversée en été risquent de mourir à cause de la chaleur qui se dégage du sel ; de plus, l'eau qu'ils transportent dans les outres se charge de sel et devient imbuvable si on n'y mélange pas du sucre ou du miel, phénomène dont l'auteur a lui-même été témoin. At-Tiġānī confirme que l'eau douce transportée par les voyageurs se charge de sel pendant la traversée et al-'Umarī ajoute que le voyageur doit éviter de poser sa gourde à terre ou doit intercaler quelque chose entre la gourde et le sol, sinon son eau devient amère et imbuvable³⁰. De même, Charles Tissot, qui a goûté l'eau amère qui affleurait d'une crevasse de la sebkha, en a rempli un vase de terre poreuse qui s'est rapidement couvert extérieurement d'une épaisse couche de sel³¹.

²⁷ Ce puits était sans doute lié à l'une des particularités les plus curieuses de l'hydrologie du chott, la présence dans sa partie centrale de sources artésiennes qui avaient fait croire à Charles Tissot que la croûte saline reposait sur le lac. P. Troussat, *op. cit.*, p. 50-51.

²⁸ Al-'Umarī, p. 246, qui ajoute que si on contourne la sebkha par les terres cultivées, un jour et une nuit sont nécessaires. Les voyageurs français accomplissent la traversée d'une traite : V. Guérin, *op. cit.*, I, p. 247-250 ; C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 123-127.

²⁹ Al-Bakrī, p. 48-102 ; *Kitāb al-istibṣār*, p. 158 ; al-Idrīsī, p. 278. Très curieusement, al-Ya'qūbī, p. 350, signale que depuis les villes de la Qasṭīliya, trois étapes sont nécessaires pour rejoindre les villes du Nafzāwa.

³⁰ At-Tiġānī, p. 156 ; al-'Umarī, p. 246.

³¹ C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 19.

At-Tiġānī a traversé la sebkha à deux reprises en 1307, d'abord du Nafzāwa au Djérid, puis en sens inverse. Certains pensent qu'il a suivi le passage nommé *tarīq at-tawzariyya*, aujourd'hui impraticable, qui menait jadis directement à Tozeur³². Cela nous paraît curieux car il se trouvait dans l'importante caravane de la *maḥalla*, qui aurait sans doute eu intérêt à emprunter le passage le plus sûr qui porte son nom. S'il est vrai qu'at-Tiġānī ne mentionne aucune des oasis d'al-Udyān auxquelles aboutissent la voie traversant la sebkha, nous pensons que son récit, peu précis, ne prouve pas que sa caravane ait choisi le *tarīq at-tawzariyya*. Lors de sa première traversée de la sebkha, il raconte avoir trouvé des marques faites en troncs de palmiers, placées à droite et à gauche pour empêcher que l'on ne sorte de la route : de part et d'autre de cette voie, il n'y a plus que des marécages où le pied ne peut se maintenir et où une personne ignorant ces dangers ne peut s'engager sans s'enfoncer. Il précise que si quelqu'un s'enlise dans la sebkha, le sol se referme aussitôt et redevient tel qu'il était auparavant. Il constate par lui-même que lorsqu'on enfonce une lance dans le sol, elle disparaît tout entière et que lorsqu'on la retire, le sol retrouve son apparence initiale³³. Il livre ensuite plusieurs anecdotes qu'on lui a racontées au cours de son voyage. Ainsi, une caravane comptant mille chameaux traversait la sebkha lorsque l'un d'eux quitta la route. Tous les autres chameaux le suivirent et s'embourbèrent avec une rapidité incroyable. Les mille chameaux furent engloutis et le sol redevint tel qu'il était, ne laissant aucune trace des animaux. Une autre caravane très importante traversait la sebkha, les empreintes de pas et de sabots se succédant sans interruption, lorsque près de la terre ferme, le sol se déchira sur une longueur d'environ cent coudées, submergeant l'arrière de la caravane et engloutissant les chameaux et leurs charges. Les

³² T. Lewicki, *Études maghrébines et soudanaises op. cit.*, p. 29 ; A. Gragueb, *Tidjani dans le Sud tunisien*, C.T., XXIV, 1976, p. 33.

³³ At-Tiġānī, p. 154-156. C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 124, qui a popularisé l'idée que la sebkha était un abîme recouvert d'une fine croûte, note face à un trou béant : "Un sac à balles qui nous sert de sonde disparaît avec toutes les cordes que nous ajustons bout à bout sans que nous trouvions le fond". P. Penet, *L'hydraulique agricole dans la Tunisie méridionale*, Tunis, Imprimerie rapide, 1913, p. 25-26, a sondé seize des nombreux trous remplis jusqu'au bord d'eau amère disséminés dans la sebkha : dans plusieurs cas, il en a atteint avec certitude le fond au moyen de tiges de roseau de cinq mètres.

survivants ne parvinrent à récupérer que quelques membres de ces pauvres bêtes après les avoir égorgées. De nombreuses bêtes de somme périrent et la plupart des charges fut perdue³⁴. At-Tiġānī remarque de nombreux ossements humains au pied des piquets qui indiquent la route, dont ceux d'une femme, morte avec sa petite fille qu'elle tient serrée contre elle. On lui raconte que cette femme, qui s'est fâchée dans le Nafzāwa avec son époux, a juré de passer la nuit à Tozeur ou que, selon une autre version, elle s'est disputée avec lui à Tozeur et s'est dirigée vers le Nafzāwa. Elle est partie avec sa fille et toutes deux ont trouvé la mort en chemin³⁵.

Al-'Umarī, qui n'a jamais visité l'Ifrīqiya, donne également plusieurs renseignements sur la sebkha, qui lui ont été rapportés par le qādī Abū Rūḥ 'Īsā al-Zawāwī et par Abū 'Abd Allāh al-Salālī³⁶. "Au milieu de cette sebkha, il existe du côté nord une route qui la traverse sur une courte distance. Les voyageurs pressés l'empruntent avec témérité : c'est une voie étroite, un passage asséché créé par Dieu au milieu de cette étendue. Lorsque le pied d'un individu sort de cette route, ne fût-ce que d'un empan, il glisse et l'homme s'enlise dans la sebkha et y disparaît sans laisser de traces et sans qu'on connaisse son sort. Le compagnon qui se trouve à ses côtés le voit s'enfoncer sans pouvoir lui être utile ; il n'ose lui tendre la main de peur de s'enliser avec lui. C'est une immense étendue de mort, des marais de sel dépourvus d'eau. Combien d'hommes, de chevaux, de chameaux sont sortis de cette voie et ont péri ! Des deux côtés du chemin, des poteaux de bois sont plantés à droite et à gauche et s'ils n'étaient pas là, les voyageurs ignorants mourraient. Suivant ce qu'a entendu al-Salālī, ces piquets ont été installés là par Abū Ibrāhīm Ishāq ibn Ghāniya al-Mayūrī qui s'est révolté contre les Almohades en Ifrīqiya³⁷. Il est bien évident que le système des piquets est bien antérieur à la présence des Banū Ghāniya dans le Sud tunisien. De plus, si le balisage de la route a été refait à cette époque, il a été surveillé non pas par Ishāq ibn Ghāniya mais par l'un de ses deux fils, 'Alī ou Yaḥyā. Les informations d'al-Salālī sont donc fausses. Il reconnaît

³⁴ At-Tiġānī, p. 155.

³⁵ At-Tiġānī, p. 156.

³⁶ Al-'Umarī, p. 245.

³⁷ Al-'Umarī, p. 246.

d'ailleurs ne pas avoir traversé la sebkha : il s'est approché du bord avec ses compagnons mais, par peur, ils n'y ont pas pénétré³⁸.

Al-'Ayyāšī, qui emprunte en 1662 la route du pèlerinage, raconte son voyage en ces termes : "nous entrâmes dans la grande sebkha, guidés par les étoiles, et nous la traversâmes avec beaucoup de peine. Ce ne fut qu'après plus d'une heure de recherches que nous réussîmes à trouver le chemin, lequel n'est autre chose qu'un sentier accidenté, étroit comme un cheveu, et coupant comme le tranchant d'une épée. Les bêtes de somme n'y pouvaient marcher qu'une à une, et si quelque chameau ou mule venait à dévier le moins du monde, il courait le risque de s'embourber et de disparaître"³⁹.

Une cinquantaine d'années plus tard, le pèlerin Mawlā Aḥmad mentionne l'inquiétude de sa caravane lorsqu'elle traverse la sebkha, qu'il appelle *al-sabkha l-kabīra l-hā'ila*, la grande et effrayante sebkha. Plus loin, il la nomme *al-Tākarma* et *al-Takāmart*, reprenant en la déformant l'appellation utilisée par at-Tiġānī⁴⁰. Il décrit minutieusement sa seconde traversée, à son retour du Nafzāwa vers Tozeur : "nous entrâmes dans la sebkha, où des chameaux ont été noyés dans la boue, ainsi que des hommes. Le guide précédait la caravane, et nous marchions doucement, avec les plus grandes précautions, sur une ligne donnée, étroite, où les chameaux ne passaient qu'un à un. Nous trouvâmes le chemin bordé par des broussailles et des palmiers à droite et à gauche, et ne laissant qu'un étroit passage, et celui qui se hasarde à droite ou à gauche est aussitôt submergé dans la boue. Celui qui ne connaît pas cet endroit ne peut s'en tirer"⁴¹. "Je vais dire tout ce que j'ai vu de mauvais dans cette sebkha, les inquiétudes, les appréhensions que j'y ai éprouvées. Le cœur se serre en entendant ces choses. La nuit n'a pas d'étoiles en cet endroit ; elles se cachent derrière les montagnes. Le vent y souffle à rendre sourd, et souffle à la fois et de droite et de gauche, au point de vous faire sortir de votre chemin ; il vous jette le sable à la figure ; on n'y peut ouvrir les yeux qu'en prenant de grandes précautions. Je m'efforçai de penser pour bannir le sommeil, et par là éviter d'être englouti ou de perdre le chemin. À

³⁸ Al-'Umarī, p. 246.

³⁹ Al-'Ayyāšī, p. 71. Il nomme la sebkha "Abū Hilāl", du nom d'une zāwiya réputée du Djérid, p. 70 et p. 121.

⁴⁰ Mawlā Aḥmad, p. 248, p. 282 et p. 285.

⁴¹ Mawlā Aḥmad, p. 283.

mesure que nous avançons, tous ces inconvénients augmentaient. Cependant, vers le « d'ohor », nous aperçûmes les broussailles du terrain solide, et Touzer commença à poindre au loin. Alors les gens de la caravane se félicitèrent les uns les autres, et dès que nous vîmes la sebkha en arrière, nous commençâmes à respirer. Nous marchâmes dans cette sebkha jusqu'au milieu du jour (...); nous mîmes pied à terre dans un endroit où nous fîmes la prière du « d'ohor » et celle de « l'ac'er ». Je me promenai dans toutes les directions, et le terrain me parut solide. Je ne pus trouver ces gouffres qui engloutissent les voyageurs; sans doute le terrain mouvant dont on parle est d'un autre côté⁴².

En somme, même si Mawlā Ahmad conclut par une note rassurante, c'est lui qui dépeint le mieux les affres des voyageurs, soumis à la rigueur du climat, un facteur qui n'avait pas été souligné par ses prédécesseurs. Un autre danger est passé sous silence dans les sources sunnites : il arrive que des bandes de pillards tentent de profiter de l'isolement et de la peur des voyageurs pour s'emparer de leur chargement. Une anecdote concernant ce danger figure dans les sources ibādites ; elle se rapporte à l'époque du prestigieux savant Abū 'Abd Allāh Muḥammad ibn Bakr (m. 440/1048-1049), resté célèbre pour avoir édicté les règles de la *ḥalqa*. Elle comporte une longue introduction mêlée de surnaturel que nous résumons d'après le récit de l'historien Abū Zakariyyā : 'Alī ibn Ya'qūb, un compagnon d'Abū 'Abd Allāh Muḥammad ibn Bakr, était en voyage lorsqu'il passa la nuit dans un village du ḡabal Nafūsa. Il fut réveillé par un djinn avec lequel il conversa longuement. Le djinn lui fit apprendre par cœur un verset puis s'en alla. Par la suite, une vieille femme savante lui donna de la part du djinn des petits cailloux marqués de traits fins presque imperceptibles. 'Alī ibn Ya'qūb acheta un vêtement d'Antioche et gagna avec un ami le Nafzāwa dans le but de se rendre à Taqyūs⁴³. Lorsqu'ils furent au milieu de la sebkha, des cavaliers apparurent soudain en face. Ils ne pouvaient ni fuir ni se dissimuler et avancèrent donc à leur rencontre. Lorsqu'ils parvinrent à leur hauteur, les cavaliers firent cercle autour d'eux. 'Alī récita alors le verset que lui avait appris le djinn. Le chef des cavaliers s'adressa à eux, les dévisagea de haut en bas avec minutie au point que 'Alī fut couvert par la bave de

⁴² Mawlā Ahmad, p. 285-286.

⁴³ Abū Zakariyyā, p. 262-264.

son cheval. Il portait sur son épaule le vêtement d'Antioche. Le chef demanda qui ils étaient, ils répondirent "des étudiants" et il les invita à poursuivre leur route. 'Alī ibn Ya'qūb pressentait que le chef exigeât le précieux vêtement mais il n'en fut rien. Il conclut que Dieu les avait sauvés de ce péril. Il garda sur lui les cailloux jusqu'à ce qu'il atteigne Tādīmakkā⁴⁴. Aš-Šammākhī raconte la même anecdote mais, s'il mentionne l'effet bénéfique du verset et des cailloux, il insiste sur le fait que le chef des cavaliers laisse passer 'Alī ibn Ya'qūb et son camarade parce que ce sont des 'azzāba ; Dieu les a sauvés de ce péril grâce à la baraka d'Abū 'Abd Allāh Muḥammad ibn Bakr⁴⁵.

La traversée se termine bien pour le voyageur ibādite mais il nous semble que les bandes de pillards constituaient l'un des risques principaux : comme le souligne Abū Zakariyyā, les personnes engagées dans la sebkha n'avaient d'autre solution que de se livrer aux brigands qui jouaient sur la crainte entretenue par les souvenirs de caravanes englouties. Les effrayants récits, tels ceux rapportés par at-Tiḡānī, trouvent encore un écho au XIX^e siècle. Ainsi Charles Tissot donne de sa traversée en mars 1857 un récit qui ne peut manquer d'inquiéter le lecteur : il évoque la mort récente d'un cavalier du goum de Tozeur, englouti avec sa monture, et explique qu'à certains endroits, son propre cheval a de l'eau jusqu'au poitrail et que son guide craint que la croûte de sel ne s'effondre sous leurs pas⁴⁶. Il raconte avoir découvert le cadavre d'une femme, probablement morte de fatigue ; il a ordonné de creuser une fosse mais les sabres de ses hommes rayant à peine la croûte de sel, il a dû renoncer à l'enterrer⁴⁷.

À la même époque, Adrien Berbrugger confirme que selon les gens du pays, les histoires racontées par al-'Ayyāšī et Mawlā Ahmad de voyageurs et même de caravanes englouties sont très probables et que des accidents de ce genre arrivent encore assez fréquemment⁴⁸.

⁴⁴ Abū Zakariyyā, p. 264.

⁴⁵ Aš-Šammākhī, p. 361-362.

⁴⁶ C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 124-126.

⁴⁷ Cette anecdote macabre n'est pas reprise dans le récit de la *Géographie comparée*, mais figure dans C. Tissot, *Notice sur le Chott el Djérid*, Bulletin de la Société de géographie, 6^e série, T 18, juil-déc. 1879, p. 19.

⁴⁸ A. Berbrugger, *op. cit.*, p. 17.

Les voyageurs suivants donnent de leur traversée des descriptions bien moins inquiétantes ; Henri Duveyrier, par exemple, signale que par un temps favorable, la traversée est très facile⁴⁹. Il semble en fait que si l'on se montre prudent, si l'on évite surtout de franchir la sebkha après de fortes pluies⁵⁰, il n'y a aucune raison de redouter d'emprunter le *tariq al-mahalla*. P. Penet ajoute que les accidents qu'on enregistrait autrefois se produisaient en été et étaient causés soit par des insola-tions soit par le manque de prévoyance de piétons isolés partis sans emporter d'eau⁵¹.

Le passage de la sebkha dans les événements historiques

À plusieurs reprises, la traversée est évoquée par les historiens à l'occasion d'événements importants. Le premier exemple intervient à la fin de la conquête de l'Ifrīqiya par les Arabes, dans la lutte qui oppose al-Kāhina à Ḥassān ibn an-Nu'mān al-Ghassānī. La reine est parvenue une première fois à bouter l'armée arabe hors de l'Ifrīqiya mais au retour de Ḥassān en 78/697-698, la situation lui est défavorable : les habitants de Gabès, puis ceux de Gafsa, de la Qasṭīliya et du Nafzāwa se soumettent de leur plein gré au chef arabe, épuisés par les dévastations qu'elle a infligées à leur région. En outre, si l'on en croit al-Mālikī, après que Ḥassān a accepté la soumission des premiers émissaires venus à sa rencontre, al-Kāhina l'affronte avec des armées berbères considérables près de Gabès et est battue⁵². Se sachant per-

⁴⁹ H. Duveyrier, *Excursion dans le Djérid ou Pays des dattes*, Revue algérienne et coloniale, II, janvier-juin 1960, p. 548. Toutefois M. Idoux, *Au Sahara tunisien*, extrait des Mémoires de la société bourguignonne de géographie et d'histoire, Dijon, Imprimerie Darantière, 1901, p. 404-407, fait encore de sa traversée un récit angoissant, évoquant notamment les cadavres de chameaux qui jonchent la piste.

⁵⁰ C. Tissot, *op. cit.*, I, p. 119 ; A. Berbrugger, *op. cit.*, p. 17 ; H. Duveyrier, *op. cit.*, p. 548.

⁵¹ P. Penet, *Kairouan, Sbeitla, le Djérid*, Tunis, Imprimerie tunisienne, 1911, p. 95. Il propose, p. 92, une solution originale pour traverser sans danger la zone de la sebkha proche des oasis, formée de vases que même l'été ne dessèche pas tout à fait : il conseille de fixer aux pieds deux longues planches de bois rigides, skis improvisés qui assurent de passer la zone molle sans courir de risques.

⁵² Al-Mālikī, I, p. 54 ; Ibn al-Athīr, IV, p. 371 ; ar-Raqīq, p. 31-32 ; an-Nuwayrī, p. 341.

due, la reine semble alors décidée à rejoindre l'Aurès, son refuge. Il est très probable que le chef arabe ne perde pas un instant pour se lancer à sa poursuite. Un manuscrit tunisien conservé au Maroc précise clairement le trajet suivi par Ḥassān depuis Gabès : "Il prit ensuite le chemin de Kairouan, et obliqua vers Gafsa, la Qasṭīliya et le Nafzāwa ; les habitants lui envoyèrent également (des émissaires) qui implorèrent son aide pour les soustraire à al-Kāhina, ce qui le réjouit"⁵³. Il est bien étonnant que Ḥassān passe par le Nafzāwa, alors qu'il est à la poursuite de la reine ! À notre avis, une fois arrivée dans le Djérid, al-Kāhina a décidé de ne pas suivre le trajet le plus direct par Nefta puis Biskra pour gagner l'Aurès⁵⁴. Elle a feinté et s'est élancée à travers la sebkha vers le Nafzāwa, faisant un gigantesque détour, espérant que l'armée arabe ignore sa ruse ou qu'elle s'enlise dans le chott. Il est donc probable, dans l'hypothèse où Ḥassān a véritablement passé le chott avec son armée, qu'il a cédé à une manœuvre de la reine pour le semer, manœuvre vaine puisqu'elle sera rattrapée et mise à mort peu après non loin de Tobna.

Le Sud tunisien joue un rôle marquant dans la destinée des Aghlabides sous le règne de Ziyādat Allāh Ier (817-838), puisque ce sont les Berbères du Nafzāwa qui aident le troisième émir à recouvrer son pouvoir, alors qu'il est victime d'une insurrection du *ḡund* menée par Maṣṣūr ibn Naṣr aṭ-Ṭunbudhī. Après sa défaite à Sbība en 210/825, Ziyādat Allāh ne règne plus que sur le Sāhil, Gabès, le Nafzāwa et Tripoli. Il est sur le point d'accepter de quitter l'Ifrīqiya lorsque l'un de ses parents, Sufyān ibn Sawāda, lui propose de faire appel aux Berbères du Nafzāwa⁵⁵. L'émir lui confie cent ou deux cents de ses meilleurs cavaliers et avec eux, Sufyān gagne le Nafzāwa où les

⁵³ M. Talbi, *Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman (62-196/682-812)* : l'épopée d'al-Kāhina, in *Études d'histoire ifrīqiyenne et de civilisation musulmane médiévale*, Université de Tunis, 1982, p. 138. M. Talbi démontre, p. 125-128, que ce texte publié sous le titre *Ta'riḫ Ifrīqiya wa-l-Maghrib li-r-Raqīq al-Qayrawānī*, qui ne comporte ni nom d'auteur ni sources et dont la provenance est mystérieuse, a été attribué à tort à ar-Raqīq et ne peut lui être que postérieur.

⁵⁴ C'est la route de Kairouan à Oran décrite par al-Bakrī, p. 71-75/146-154.

⁵⁵ Sur l'aide des Nafzāwa à Ziyādat Allāh, Ibn al-Athīr, VI, p. 332-333 ; Ibn 'Idhārī, I, p. 101. Voir aussi les versions un peu différentes d'Ibn Khal-dūn, éd. trad. des Vergers, p. 39-40/101, et d'an-Nuwayrī, p. 409-410.

Berbères acceptent de lui venir en aide, sans doute motivés par la nécessité de défendre leurs oasis contre l'avidité des miliciens. Pendant ce temps, 'Āmir ibn Nāfi', l'un des chefs des insurgés, se dirige avec une partie du *ḡund* vers le Nafzāwa dans le but de vaincre définitivement les derniers partisans de Ziyādat Allāh. Selon Ibn Idhārī, arrivé à Qasṭīliya/Tozeur, 'Āmir y recrute de nouvelles troupes puis s'installe à Taqyūs, face au passage qui permet de traverser le chott en direction du Nafzāwa. Mais Sufyān ibn Sawāda le prend de vitesse : guidé par les Berbères qui connaissent bien les dangers de la sebkha, il la traverse et combat 'Āmir devant Taqyūs. Il parvient à le mettre en fuite et cause de fortes pertes dans le *ḡund*. 'Āmir recule alors vers Qasṭīliya où il fait le plus gros butin possible puis fuit à Kairouan avec ces richesses. Après l'échec de Taqyūs, 'Āmir se révolte contre Mansūr ibn Nasr at-Tunbudhī et le fait mettre à mort, ce qui divise le *ḡund*. Ziyādat Allāh parvient alors à récupérer les autres villes d'Ifrīqiya. Grâce au soutien berbère, sa victoire sur les militaires marque le terme des révoltes du *ḡund*.

La sebkha est évoquée dans un des épisodes de la lutte qui oppose les Banū Ghāniya et leur allié Qarāqūš aux troupes almohades⁵⁶. Après que son armée a été terrassée dans les environs de Gafsa, le calife almohade al-Manšūr décide de conduire lui-même des troupes contre les rebelles et les défait cruellement non loin d'al-Ḥamma de Gabès en 1187. L'ampleur de leur défaite oblige 'Alī ibn Ghāniya et Qarāqūš à se réfugier dans le désert de Tozeur⁵⁷. Al-Manšūr reprend alors Gabès que Qarāqūš a abandonnée puis il gagne les oasis, soumettant les habitants du Nafzāwa puis ceux du Djérid. Une lettre officielle fait état de cette expédition, durant laquelle les troupes almohades empruntent "une route jamais frayée jusque là par une armée, dans une contrée vide d'habitants et dépourvue d'eau"⁵⁸. Le *Kitāb al-istibṣār* donne une description fournie de la façon dont 'Alī ibn Ghāniya, "al-Mayūrqi", parvient à échapper au calife : après la défaite d'al-Ḥamma de Gabès, 'Alī use d'un stratagème intelligent et s'engage dans la sebkha. Il est poursuivi par les Almohades jusqu'à Tozeur

⁵⁶ Sur les événements qui suivent, voir At-Tiḡānī, p. 103-104 et p. 136-139 ; Ibn Khaldūn, VI, p. 228 et p. 289.

⁵⁷ At-Tiḡānī, p. 137.

⁵⁸ E. Lévi-Provençal, *Un recueil de lettres officielles almohades*, Hespéris, XVIII, 1941, p. 61-62.

mais à leur arrivée, il a déjà pénétré profondément dans le désert. Le calife écrit alors une lettre où il raconte que ses partisans restés à Gabès se lancèrent sur les traces de 'Alī et gagnèrent le Djérid en empruntant des routes inconnues des armées, totalement désertes et dépourvues d'eau⁵⁹. On retrouve ici le texte de la lettre officielle évoquée plus haut. Il semble que dans ces deux textes, la route inconnue des armées correspond à la traversée de la sebkha, puisqu'il s'agit à chaque fois du trajet Gabès-Nafzāwa-Tozeur. On ne peut toutefois exclure qu'ils fassent allusion aux pistes du désert de Tozeur, refuge préféré du rebelle.

Dans les trois situations développées ici, les protagonistes ont manifestement tenté d'exploiter les dangers de la traversée de la sebkha, mais leur stratagème a échoué. Dans chaque exemple, l'armée ennemie a pu franchir l'obstacle sans encombre. Si les cavaliers dirigés par Sufyān ibn Sawāda étaient accompagnés par les Berbères du Nafzāwa, il est probable que les armées de Ḥassān ibn an-Nu'mān et d'al-Manšūr ont sollicité le concours de guides locaux, Banū Mūlīt ou autres. À l'inverse des géographes, les historiens arabes ne citent aucun accident mémorable lié à la traversée. Que faut-il dès lors penser des histoires de caravanes englouties contées depuis des siècles ? S'il est indéniable que des catastrophes ont dû jadis avoir lieu, elles ont à l'évidence été inlassablement ressassées et amplifiées. La courte allusion d'al-Bakrī aux armées et aux groupes de gens disparus dans la sebkha est fréquemment reprise dans les sources que nous avons citées : elle apparaît dans le *Kitāb al-istibṣār*, chez Yāqūt, al-Qazwīnī et al-Himyarī, chez at-Tiḡānī et Mawlā Aḥmad. Cette phrase, bien vague et rapportée par un géographe qui n'a jamais mis un pied dans le Djérid, est sans doute à l'origine de nombreux récits funestes concernant la traversée, propagés avec enthousiasme au fil des siècles par les passeurs soucieux de conserver leur gagne-pain⁶⁰. D'autres drames sont rapportés plus en détails, principalement sous la plume d'at-Tiḡānī. Il est probable que leurs victimes ont dans la plupart des cas joué de malchance, confrontées à de mauvaises

⁵⁹ *Kitāb al-istibṣār*, p. 159.

⁶⁰ Des passeurs proposaient encore leurs services deux ans après la construction par les Travaux Publics tunisiens d'une route empierrée. P. Troussset, *op. cit.*, p. 47-48.

conditions climatiques, ou qu'elles se sont engagées sur la route sans avoir pris les précautions nécessaires.

Virginie PRÉVOST

Références des sources en arabe

- ABŪ ZAKARIYYĀ' Yahyā ibn Abū Bakr al-Warḡalānī, *Kitāb as-sīra wa-akhbār al-a'imma*, éd. 'Abd ar-Raḥmān Ayyūb. Tunis, Ad-dār at-tūnisiyya li-l-našr, 1985.
- AL-'AYYĀŠĪ : *Voyage de l'imam el-'Aīachi depuis le pays des Aīt-Aīach, dans le Maroc, jusqu'à Tripoli, et retour de la fin de rebi'-el-ouel 1073 (fin d'octobre 1662), au 18 chaouāl 1074 (5 mai 1663)*, trad. A. Berbrugger in *Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, 1844-1852, vol. IX, p. 1-164.
- AL-BAKRĪ, *Kitāb al-mughrib fī dhikr bilād Ifrīqiya wa-l-Maghrib wa-huwa ḡuz' min aḡzā' Kitāb al-masālik wa-l-mamālik ; Description de l'Afrique septentrionale* par Abou-Obeïd-El-Bekri, éd. trad. Mac Guckin de Slane. Alger, 1911-1913 ; réimpr. Paris, Adrien-Maisonneuve, 1965.
- AL-HIMYARĪ, *Kitāb ar-rawḍ al-mi'tār fī khabar al-aqṭār*, éd. Iḥsān 'Abbās. Beyrouth, Librairie du Liban, 1975.
- IBN AL-ATHĪR, *Al-Kāmil fī t-ta'rikh*. Leyde, 1871 ; rééd. Beyrouth, Dār Sādir, 1402/1982. 13 vol.
- IBN ḤAWQAL, *Kitāb sūrad' al-arḍ / Opus geographicum*, éd. M.J. De Goeje et J. H. Kramers. B.G.A., II. Leyde, Brill, 1873 ; rééd. 1967.
- IBN 'IDHĀRĪ, *Al-Bayān al-mughrib fī akhbār al-Andalus wa l-Maghrib*, éd. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal. Beyrouth, Dar ath-thaqāfa, 1967. 4 vol.
- IBN KHALDŪN, *Kitāb al-'ibar*. Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya, 1992. 7 vol.
- , *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites (184/800 – 297/909) par Ibn Khaldoun*, éd. trad. Adolphe Noël des Vergers. Paris, 1841 ; réimpr. Amsterdam, APA - Oriental Press, 1981.
- AL-IDRĪSĪ, *Kitāb nuzhat al-muštāq* : Opus geographicum sive "Liber ad eorum delectationem qui terras peragrarare studeant", éd. E. Cerulli, F. Gabrieli, G. Levi Della Vida, L. Petech et G. Tucci. Rome-Naples, 1970-.... (fasc. 3, 1972).

- Kitāb al-istibṣār fī 'aḡā'ib al-amṣār*, éd. Sa d Zaghlūl 'Abd al-Ḥamīd. Alexandrie, 1958 ; réimpr. Francfort, Islamic Geography, 1997, vol. 266. * *'ulamā' al-Qayrawān wa-Ifrīqiya*, éd. al-Bakkūš. Beyrouth, Dār al-gharb al-islāmī, 1403-1414/1983-1994. 3 vol.
- MAWLĀ AḤMAD : *Voyage de Moula-Ah'med depuis la zaouïa ennas'riā jusqu'à Tripoli et retour du 21-07-1709 au 17-10-1710*, trad. A. Berbrugger in *Exploration scientifique de l'Algérie*, Paris, 1844-1852, vol. IX, p. 167-396.
- AN-NUWAYRĪ : *Conquête de l'Afrique septentrionale par les musulmans*, trad. Mac Guckin de Slane in *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Paris, Paul Geuthner, 1925, vol. I, p. 313-344.
- AL-QAZWĪNĪ, *Āthār al-bilād wa-akhbār al-'ibād*. Beyrouth, Dār Sādir, s.d.
- AR-RAQĪQ Abū Ishāq Ibrāhīm ibn al-Qāsim, *Ta'rikh Ifrīqiya wa-l-Maghrib*, éd. az-Zaydān et Mūsā. Beyrouth, Dār al-gharb al-islāmī, 1410/1990.
- AŠ-ŠAMMĀKHĪ Abū l-'Abbās Aḥmad, *Kitāb as-siyar*, éd. partielle Muḥammad Ḥasan. Tunis, Kulliyat al-'ulūm al-insāniyya wa-l-iḡtimā'iyya, silsila 4, 1995.
- AT-TIĠĀNĪ, *Rihla*, éd. Ḥasan Ḥusnī Abd al-Wahhāb. Tunis, 1958 ; réimpr. Francfort, Islamic Geography, 1994, vol. 185.
- AL-'UMARĪ / IBN FAḌL ALLĀH AL-'OMARĪ, *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār*, éd. partielle in *Description de l'Ifrīqiya et d'Al-Andalus au milieu du VIII^e/XIV^e siècle*, éd. Ḥasan Ḥusnī 'Abd al-Wahhāb, C.T., XXI, 81-82, 1973, p. 225-259.
- AL-YA'QŪBĪ, *Kitāb al-buldān*, éd. M.J. De Goeje. B.G.A., VII, p. 231-372. Leyde, Brill, 1892 ; rééd. 1967.
- YĀQŪT, *Mu'ḡam al-buldān*. Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya, s.d. 7 vol.

* AL-MĀLIKĪ, *Riyād an-nuḡūs fī ṭabaqāt*